

CAHIERS 151

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers, à partir du Cahier 151, sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Si vous désirez acquérir des Cahiers déjà parus, antérieurs au Cahier 151, veuillez adresser un chèque de 32 € par année à :

Association METANOIA - 45 rue Jeanne d'Arc 26740 Marsanne.

Les Cahiers des années de 1975 à 2012 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 35 €.

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

*...la circoncision véritable
en esprit, a trouvé un profit total.
(log. 53)*

LA CIRCONCISION EN ESPRIT

La circoncision est le signe de l'alliance de Yahvé avec son peuple. Yahvé dit à Abraham: « Voici mon alliance qui sera observée entre moi et vous, c'est-à-dire ta race après toi: que tous vos mâles soient circoncis. Vous ferez circoncire la chair de votre prépuce, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous. Quand ils auront huit jours, tous vos mâles seront circoncis, de génération en génération ». (Gn 17.10 – 12)

Le rite de la circoncision, accompli le 8ème jour, est inscrit dans la chair comme un rappel à Yahvé de son alliance et au peuple de la Bible des obligations qui découlent de cette alliance. Il est ainsi le symbole de l'entrée du tout petit enfant dans une communauté en marche vers le salut.

Dans les premiers temps de l'Eglise chrétienne, la question fut âprement débattue de savoir s'il fallait que les frères venus du paganisme soient circoncis avant de déterminer que seul le baptême serait le signe nécessaire et suffisant de l'appartenance à l'Eglise.

A la question des disciples: « *La circoncision est-elle utile ou non?* » (log. 53), Jésus donne une réponse qui révèle un niveau de conscience où les rites et les pratiques n'ont plus cours: « *Si elle était utile, leur père les engendrerait circoncis de leur mère. Mais la circoncision véritable, en esprit, a trouvé un profit total* ». Le plan des religions, qui est celui de Yahvé (« *donnez à Dieu ce qui est à Dieu* ») n'est pas celui de Jésus (« *et ce qui est à moi, donnez-le moi* » - log. 100). Le premier relève du monde physique – dont fait partie le baptême qui remplace la circoncision chez les chrétiens -, tandis que le second est propre au monde pneumatique. Chacun de nous a pu constater que, chaque fois qu'il est question de rites, de pratiques, de culte, d'ascèse, Jésus rappelle aussitôt que ce qui importe c'est de retrouver l'état antérieur aux conditionnements religieux, l'état de la petite enfance dans sa nudité originelle. Chez les Juifs, le tout petit enfant mâle, entrant dans la société religieuse juive, n'existait plus pour lui-même; il accédait à un milieu qui le façonnait petit à petit en vue d'un destin collectif. Pour lui, l'aventure de Yahvé se substituait à l'aventure individuelle.

En nous rapportant les clefs de la gnose occultées par les Juifs, Jésus opère un retournement radical d'une audace inouïe. Il est déroutant pour les disciples dont les questions témoignent de la force contraignante et omniprésente de la loi. Il invite non seulement à se libérer de la loi, mais aussi du législateur: « *Vous avez pour père le diable ... Dès l'origine ce fut un homicide ...* (Jn 8.44) – *Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel* (Jn 6.32) – *Tous ceux qui sont venus avant vous sont des voleurs et des pillards* (Jn 10.8). » Peut-on imaginer procès plus gigantesque? Seulement c'est un procès qui ne vise pas les personnes, mais bien le mal qui les frappe. Il n'y avait d'autres moyens de s'affranchir de cet univers imaginaire que de revenir à l'état antérieur à l'aliénation, c'est-à-dire à la toute première enfance, celle d'avant l'intrusion de la loi :

*L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas
à interroger un tout petit enfant de sept jours
au sujet de la Vie,
et il vivra,
parce que beaucoup de premiers se feront derniers,
et ils seront Un.*

(log. 4)

Les logia nous montrent la voie et nous amènent à nous demander quelle est la situation de la femme dans le contexte légaliste juif. Les interminables purifications auxquelles la mère était astreinte (Lv 12.1 – 8) faisaient peser sur elle une culpabilité latente et la maintenaient dans une condition de subordination par rapport à l'homme. Force est de reconnaître que l'alliance entre Yahvé et son peuple est finalement une affaire d'hommes, une opération qui exclut la femme. Les servitudes qui lui sont imposées par l'homme sont révélatrices chez lui d'une sexualité mal assumée. Il est vrai que le baptême chrétien, qui assure le relais de la circoncision, ne fait pas la discrimination des sexes, ce qui ne veut pas dire cependant qu'il réhabilite réellement la femme, car la doctrine paulienne continue de la maintenir dans un état de sujétion par rapport à l'homme, et, qui plus est, la rend responsable de la faute originelle: « *Ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme ...* » (1Tm 2.14).

Mais parce que justement « *il rend à Dieu ce qui est Dieu* », le gnostique ne peut croire à un état de péché qui, à la suite de la faute du premier couple, affecterait tout enfant à sa naissance. En nous invitant à retrouver l'innocence du tout petit, Jésus opère un redressement essentiel. En effet, pour le Maître, notre nature foncière, celle d'avant les conditionnements est la pureté même. - Le Tch'an, attestant par la bouche de Hui-Heng que notre nature est intrinsèquement bonne et que la libération consiste à retrouver notre visage originel, est tout à fait dans la ligne de l'Evangile selon Thomas. En conséquence, Jésus se devait de rétablir l'unité de ce que la loi avait différencié et opposé en privilégiant le masculin au détriment du féminin.

Simon-Pierre est l'héritier et la victime de la misogynie inscrite dans la loi. Son intervention intempestive contre Mariam (log. 114) est révélatrice du fossé que la loi a creusé entre les deux sexes, car la défiance agressive envers la femme est toujours la défiance agressive contre sa propre sexualité.

Les propos irascibles du disciple: « *Que Mariam sorte de parmi nous, parce que les femmes ne sont pas dignes de la vie* » suscitent de la part de Jésus une mise au point sans réplique: « *Voici que je l'attirerai afin de la faire mâle, pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant, semblable à nous les mâles ...* ». Ajoutons que c'est à une autre femme, Salomé, que Jésus déclare:

*« ... Quand le disciple est désert,
il sera rempli de lumière ».*

(log. 61)

Jésus ramène au principe unique ce qui différencie, et souvent oppose, l'homme et la femme. L'un comme l'autre ne peut pas faire de deux Un tant qu'il n'a pas assumé sa propre sexualité et par là même accepté celle du sexe opposé.

Les défenses de la loi quelles qu'elles soient sont de l'ordre du mental, donc des conditionnements qui empêchent de voir « *Celui qui est Vivant* ». La circoncision de la chair établit les distinctions de race et de sexe; elle opère au niveau physique.

La circoncision en esprit est la réunification de ce qui a été séparé. C'est l'androgynat de celui qui fait le deux Un, « *le mâle et la femelle en un seul pour que le mâle ne se fasse pas mâle et que la femelle ne se fasse pas femelle* » (log. 22) C'est le retour à l'origine, la résorption des images dans la lumière, notre ultime réalité. « *Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi* » (log. 77). Chez Jésus, la circoncision véritable est le passage du niveau psychique au niveau pneumatique, c'est pourquoi, au lieu d'être une mutilation, elle est total accomplissement. Qu'il le dise, c'est merveilleux, mais qu'il nous dise comment cette plénitude peut nous échoir (log. 108), autrement dit, comment abolir toute différence (log. 106), c'est peut-être plus merveilleux encore.

Émile Gillibert

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

Logion 53

« Ses disciples lui dirent :

La circoncision est-elle utile ou non? »

Il leur dit:

« Si elle était utile,

leur père les engendrerait circoncis de leur mère.

Mais la circoncision véritable, en esprit,

a trouvé un profit total. »

COMMENTAIRE DU LOGION 53

Rien n'est à circoncire dans ce corps que J'engendre.

Du poil dru et frisé qu'électrise la main qui le laboure.
De la chevelure lourde et soyeuse où se perdent les paumes.
Des tempes frémissantes, du nez bon à croquer, des lèvres minces ou charnues qui s'offrent au baiser.
Du cou, tout ému qu'on le caresse.
Des épaules ondoyantes ou musclées, toutes de tendresse ou de force.
De la poitrine qui apaise, des tétons qui nourrissent.
Du ventre qui réchauffe le petit être à venir.
Du pubis magnifié par le David de Michel-Ange.
D'un prépuce gourmand ou d'une fente discrète.
De cuisses galbées et sensuelles qui maintiennent le corps debout.
De chevilles agiles et fragiles.
De petons sensibles si pleins d'humour ...

 Tout est potentiellement Lumière en cette chair « *dans laquelle Je Me manifeste* » (logion 28) ; et quand, par exception, « *l'Esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveille* » (logion 29) !

 Mais, dans leur multitude, les hommes se sont forgé un esprit pervers qu'il convient de circoncire ; à ces hommes-là, Je dis : « *ce qui sortira de votre bouche, c'est cela qui vous souillera* » (logion 14).

Chez eux, au contraire du corps qui, quand on le caresse, exulte, l'esprit, quand on l'entoure d'affection, finit toujours par mordre.

Car leur esprit pervers n'est pas fait pour unir, il est fait pour diviser, pour rejeter, pour humilier, pour dresser les hommes les uns contre les autres.

Alors, qu'ils fassent taire, qu'ils circoncisent véritablement leur esprit : ils y trouveront « *un profit total* ».

Michel

La circoncision est une curieuse coutume! Si on la considère hors des prescripteurs bibliques, c'est en effet étrange et assez primitif de blesser un organe du corps masculin fragile et d'ailleurs naturellement protégé. Il s'agit en plus d'un organe indispensable à la reproduction, donc à la perpétuation du genre humain.

Enfin, il est, comme on le sait, l'objet de curiosités et tentations qui en font un « partenaire » de l'homme comme de la femme.

Est-ce pour ce genre de raison que « les guides » de la religion juive imposent à leurs disciples cette amputation? La bible juive nous dit qu'Abraham aurait reçu l'ordre d'instituer la circoncision: « *Tout mâle parmi vous sera circoncis et ce sera un signe d'alliance entre moi et vous ...* »

Maintenant, si l'on se tourne vers l'histoire et « ... si l'on écoute Hérodote, la circoncision était la règle en Egypte ancienne dans les hautes classes. »

Yahvé se serait-il aussi manifesté aux Egyptiens anciens, c'est-à-dire à des hommes très antérieurs à Abraham?

... « *La circoncision serait donc pratiquée depuis plus de 8000 années, le peuple juif circoncis n'a lui que 4000 ans d'histoire. Enfin, il ne faut jamais oublier que le but profond du judaïsme a toujours été de séparer les Juifs des autres hommes, de les distinguer comme peuple inspiré par Yahvé, le seul Dieu vrai ...* » (Michel Racheline, « Un Juif libre »)

Tout ceci est instructif, mais en fait, la plus radicale des remises en question de la circoncision, nous l'avons tout bonnement au logion 53 qui nous occupe aujourd'hui: « *Si la circoncision était utile, leur Père les engendrerait circoncis de leur mère!* »

« Leur Père » - il faut entendre Dieu -, je pense alors que la seule question que devraient se poser les Juifs afin qu'ils la posent à Yahvé est: « *Pourquoi depuis Abraham continue-t-il à engendrer des hommes affublés d'un prépuce? ...* »

« *La circoncision véritable en esprit a trouvé un profit total.* »

Jésus en son temps devait répondre aux mêmes questions que celles évoquées plus haut.

Ici, il ne prend pas position et comme à son habitude élève le débat du plan psychique (on pourrait dire clinique) au plan de l'esprit.

Il était temps, mais pour certains, rien n'a changé!...

André

Les rêves ne sont que des rêves et pourtant ils ont la vie dure. Quant aux traditions n'en parlons-pas ! Bien des coutumes ne trouvent d'autre justification que dans cette fameuse tradition qui sert à tout justifier. Si on ne comprend pas quelque chose, il suffit à se reporter à quelque habitude remontant aux temps anciens. Si en plus on peut lui trouver le support d'un texte sacré voire d'un Dieu quoi de mieux ! Surtout s'il est Tout-Puissant comme Yahvé !

Ainsi de fil en aiguille, ce qui n'est peut-être à l'origine qu'une simple prescription d'hygiène se transforme en prescription légale, en contrainte morale, en alliance entre un Dieu et un peuple qu'il aurait élu : on se demande bien pour quelles raisons ! Au huitième jour de la naissance, la circoncision est le rite par lequel l'enfant mâle est accueilli en grande cérémonie au sein de la communauté juive. Ce rite sexuel marque l'intégration de l'enfant au sein de la société.

On remarquera ici que ce rite ne concerne que les enfants mâles. Les femmes seraient-elles donc exclues des promesses de Yahvé ? En tout cas cela suffit pour leur accorder une place inférieure dans la société. On voit bien à travers les propos des disciples toute l'animosité qu'ils ressentent à l'égard du sexe faible, surtout s'il se mêle de recevoir la parole : «... *les femmes ne sont pas dignes de la Vie* » (log. 114) Est-ce par souci d'égalité des sexes que d'autres ont inventé l'excision pour les filles ? On peut en douter !

Alors que les disciples restent prisonniers d'un point de vue physique, Jésus parle d'un point de vue métaphysique qui englobe et abolit tous les autres. Sans cesse les disciples ramènent Jésus à la question du rite, omniprésent dans la société juive. Pour être un juste faut-il jeûner ? Faut-il faire l'aumône ? Que faut-il observer en matière de nourriture ? Faut-il suivre le sabbat ? Tout rite extérieur ne sert qu'à l'affirmation à la fois personnelle de l'ego et collective de la communauté. La proclamation selon laquelle : « *Je serai votre dieu et vous serez mon peuple* » (Lv 26.12) est à l'origine de cette auto-satisfaction et de cette hypertrophie du moi :

« *Si vous jeûnez,
vous causerez une faute à vous-mêmes,
et si vous priez,
vous serez condamnés,
et si vous donnez l'aumône,
vous ferez du mal à vos esprits.* »

(log. 14)

Les psychiques comprennent tout de travers parce qu'ils voient tout à l'envers. Ils cherchent un salut personnel alors que la personne est irréaliste. Ils cherchent la subsistance du corps alors que le corps est appelé à disparaître. Ils désirent une immortalité matérielle alors qu'il est de la nature de la poussière de retourner à la poussière. Ils aspirent à une permanence dans l'impermanence alors qu'il est de la nature de la matière de changer sans cesse. Croire que la circoncision puisse avoir la moindre utilité, c'est rester enfermé dans une conception matérielle du monde. C'est croire qu'une action sur la forme puisse avoir le moindre intérêt en

ce monde et la moindre incidence sur le monde du Sans-forme d'où nous venons et où nous retournerons. Et ainsi : « *Vous annulez la parole de Dieu par votre tradition que vous vous êtes transmise* » (Mc VII, 6)

Comment l'intelligence peut-elle se fourvoyer à ce point ? Les psychiques ne parviennent pas à s'en tenir à ce qui est déjà là, ici et maintenant. Le propre du mental c'est de calculer, de diviser, de créer des images pour vivre des images et faire vivre les images et ainsi de suite à l'infini. Le propre des psychiques c'est de ressasser le passé et de se projeter dans le futur pour bâtir des châteaux en Espagne, à l'exemple de l'homme riche que fustige Jésus :

*« Il y avait un homme riche
qui avait une grande fortune.
Il dit :
J'emploierai ma fortune
A semer, moissonner, planter,
Remplir mes greniers de grains
Afin que je ne manque de rien
Voilà ce qu'il pensait dans son cœur ;
Et la nuit même il mourut. »*

(log. 63)

Alors que les psychiques s'accrochent au rite de la circoncision du corps, pour Jésus il n'est d'autre circoncision que celle de l'éveil intérieur de l'Esprit en chacun, ici et maintenant. La véritable circoncision n'est pas le signe d'une quelconque alliance envers un dieu omnipotent, elle est ouverture à la lumière qui brille en chacun. La circoncision en esprit est l'état sans mental. Comment les disciples ont-ils reçu cette parole qui renverse le système même de croyances qui est le leur ? Le mental peut-il recevoir ce qui ne relève pas du mental ? Le mental a besoin d'un support pour survivre. Le psychique est un infirme permanent qui ne peut exister sans béquilles. Or Jésus refuse au mental tout support. Il retire au psychique toute béquille :

*« Cette parole est trop forte :
Qui peut l'écouter ? »*

(Jn. VI, 60)

*« Mais vous, vous êtes comme les juifs :
ils aiment l'arbre,
ils détestent son fruit ;
ils aiment le fruit,
ils détestent l'arbre. »*

(log. 43)

S'il semble bien que Paul ait connu la parole de Jésus sur la circoncision, il la récupère dans le sens missionnaire et psychique qui est le sien. L'abolition de la loi doit permettre de convertir le monde des gentils : « *Celui-là est juif, qui l'est au secret de lui-même, et sa circoncision est celle du cœur, celle qui*

relève de l'esprit, non de la lettre » (Rm 2. 25-29). Malcolm de Chazal, lui, semble comprendre ces paroles selon l'esprit : « Nous aurons ainsi la circoncision du cœur qui ôte l'amour-propre et nous aurons la circoncision de l'esprit qui, ôtant l'intelligence, ramène au « pauvre en esprit » de l'Évangile » (L'Homme et la Connaissance, p. 97).

Tant que je reste soumis à un système de valeurs, je suis prisonnier du bien et du mal, je m'oblige à faire ceci ou cela, j'obéis aveuglément à une religion, à un système de rites, inventés par les humains pour mieux les asservir. Jésus m'invite à retourner à mon état originel, antérieur à tous ces conditionnements, à me libérer de mon père et de ma mère pour retrouver mon véritable Père et ma véritable Mère. La circoncision en esprit serait-elle un symbole de l'épreuve que nous devons connaître pour trouver la Vie ? De quoi devons-nous nous défaire sinon du moi ? Nous sommes venus de la lumière, pourquoi ne retournons-nous pas à la lumière originelle plutôt que de rester plongés dans les ténèbres de l'occultation ?

*« Nous sommes sortis de la lumière,
de l'endroit où la lumière est advenue là »*
(log. 50)

*« ... ma mère a enfanté pour moi,
en revanche, ma Mère véritable m'a donné la Vie.»*
(log. 101)

Les paroles de Kabîr résonnent en écho à celles de Jésus, quinze siècles plus tard à Bénarès, ville aussi sacrée pour les Hindous que peuvent l'être Jérusalem pour les Juifs ou La Mecque pour les Musulmans. Pour Kabîr, les Gardiens du Livre se croient seuls autorisés à parler au nom de Dieu. Or leurs traditions sont d'origine humaine et ne sauraient sans ridicule, être rattachées à une quelconque révélation divine. Ce n'est pas la marque extérieure qui peut révéler l'Esprit, c'est la révélation intérieure. Le cordon sacré des Brahmanes et la circoncision des Musulmans font ainsi l'objet de sarcasmes de Kabîr :

*« Sûr de toi tu veux me circoncire,
Mais cela je le refuse, ô frère !
Si telle était la volonté d'Allah,
Alors tous les hommes naîtraient circoncis ! »*

*« Si le cordon fait le brahmane,
Qu'en est-il de sa femme ?
Si de naissance elle est shudra,
Pourquoi goûter ce qu'elle cuisine ? »*

Yves

*

Retirer ce qui est de trop, ce qui est non seulement inutile dans l'optique de trouver le Royaume mais de plus qui le cache, qui empêche de voir, voilà ce qui a trouvé « *un profit total* ». Sautant sur l'occasion pour passer d'un plan inférieur à celui de la Connaissance, Jésus par ces quelques mots illustre une des clefs de la gnose, celle du vide, de la vacuité, de la pauvreté intérieure. Le message de ce logion rejoint celui du logion 27 « *si vous ne jeûnez pas au monde, vous ne trouverez pas le Royaume* », comme celui du logion 46 « *celui qui parmi vous sera petit connaîtra le Royaume* », du logion 54 « *heureux êtes vous, les pauvres, parce que vôtre est le royaume des cieus* », du logion 18 « *heureux celui qui se tiendra dans le commencement* », et des logia 28 et 97 sur le vide.

Ce thème est central dans la bouche de Jésus, on le voit par l'importance qu'il prend dans l'Évangile. Tout ce qui apparaît dans le champ de la conscience masque le Royaume qui est vide. L'homme du monde est plus qu'encombré par ses propres fabrications mentales, il en est ivre. Cette ivresse est généralisée : « *je les ai trouvés tous ivres* » (Log 28). Le chercheur de vérité reste encombré lui aussi, et nous nous trompons toujours et encore en pensant toucher au but parce qu'ayant compris, tant que nous ne sommes pas redevenus comme un tout petit enfant. Les mots « véritable » et « total » ont un caractère exigeant, rigoureux, absolu, sans partage. Le rejet de ce qui est de trop doit être radical, la demi-mesure ne saurait porter des fruits. Pour retourner à la Source, tous les discours sont de trop, mais également les paroles des vrais maîtres :

« La pauvreté exige que je sois sans avoir et sans savoir. Or, rapportant ce que disent sur la pauvreté Maître Eckhart, Nisargadatta et même Jésus, je ne suis pas réellement pauvre parce que les paroles des maîtres, malgré leur autorité, s'inscrivent dans la mémoire grossissant un bagage qui va à l'encontre de l'état de pauvreté véritable. »

(Émile GILLABERT, *L'évangile voie de connaissance*, p.116).

Cette affirmation d'Émile, homme du mot juste, amoureux de la parole, qui aimait « *le dire qui attise le vivre* », invite à aller à sa suite au-delà même de la parole des maîtres jusqu'au silence, à la vacuité, à la pauvreté intérieure, à retrouver l'esprit de petite enfance. Chacun d'entre nous passe de la petite enfance à l'adulte par la construction – accumulation de la personne, puis quelques-uns font le chemin à l'envers, le retour au commencement pour s'y tenir, bienheureux, ayant rejeté à la mer tous les petits poissons de la multiplicité des êtres et des choses – la circoncision véritable en esprit – pour ne retenir que l'Un.

Christian, 01/07/2013

*

RECHERCHES

Karl Renz à Marsanne, le 23/05/2010 3^e heure.

Anasuya : *Yves a proposé que je traduise pour Karl cette autre version de l'histoire de Yudhishtira tirée du Mahabharata, et qui s'intitule Le livre du Grand Départ :*

(Voir le site : http://www.utqueant.org/mbh/livre_XVII.html)

Yudhishtira décide de se retirer/Il consacre Parikshit, accomplit les rites funéraires, distribue des largesses aux brâhmanes/Il réunit son peuple et lui annonce son départ/Il s'habille d'écorce et sort de la ville avec ses quatre frères, Draupadî et un chien qui les suit/Les Pândava, toujours suivis par le chien, font route vers l'est/Arrivés au Brahmaputra, ils rencontrent Agni qui demande à Arjuna de jeter dans l'eau son arc Gândîva/Arjuna s'exécute/Les Pândava continuent leur route vers le sud, puis vers l'ouest, aperçoivent Dvâarakâ engloutie, et remontent vers le nord.

Ils traversent l'Himalaya et arrivent en vue du Meru/Draupadî meurt d'épuisement, puis successivement Sahadeva, Nakula, Arjuna et Bhîma/Yudhishtira trouve à chaque fois la raison de cette mort et continue imperturbablement sa route, toujours suivi du chien.

Yudhishtira rencontre Indra qui le rassure : il retrouvera ses frères et son épouse au ciel/Quant à lui, il a obtenu de monter au ciel avec son corps : qu'il vienne !/Mais Yudhishtira refuse, malgré les objurgations d'Indra, d'abandonner le chien qui lui a été fidèle/Le chien se révèle être Dharma, qui félicite Yudhishtira de sa droiture : il pourra entrer au ciel avec son corps/Yudhishtira monte sur le char d'Indra/Nârada fait l'éloge de Yudhishtira/Yudhishtira demande à aller dans le même séjour que ses frères et que Draupadî/Indra lui reproche ses attachements terrestres.

Anasuya à Yves : *Peut-être peux-tu expliquer ce que ça veut dire ?*

Yves : *C'est l'épisode du Mahabharata que Karl avait vu à la télévision un peu par hasard et auquel il fait souvent allusion. Au final, Yudhishtira, qui est roi et le héros principal du Mahabharata, avec Arjuna, et ses frères les Pandavas, quittent tout pour trouver le paradis. A un moment donné, Draupadi, la femme des Pandavas, meurt, puis les frères Pandavas meurent successivement et il ne reste plus que Yudhishtira, symbole du roi juste et droit, du roi idéal, qui est alors seul avec le chien. Puis Indra, le roi des dieux, lui dit qu'il peut accéder au Ciel et y retrouver ses frères et sa famille. Yudhishtira refuse en disant qu'il ne veut pas abandonner son chien. En fait, le chien était l'incarnation de Dharma, également un Dieu, mais aussi le symbole de la justice, de l'ordre cosmique, de tout ce qui est l'harmonie dans le monde. Or le roi idéal n'est pas distinct de cela, car il est lui-même l'ordre, la justice et le droit, c'est du moins comme ça que je le comprends : l'être, sur le point d'accéder à l'éveil, ne peut pas être distinct de la justice, de l'ordre et de l'harmonie. Ce qui m'a frappé, c'est de voir ce chien, tout seul, accompagner jusqu'à la fin les grands héros du Mahabharata, la plus grande épopée sanscrite, et qui accède au paradis en même temps que le héros principal. Karl fait souvent allusion à cet épisode qui a provoqué son éveil d'après ce qu'il raconte dans son petit recueil.*

Anasuya : *Alors ça, je ne sais pas...*

Yves : *Il dit qu'il n'était pas du tout branché sur l'Inde, ni sur les textes de la mystique hindoue, mais qu'il n'a pas pu changer d'émission et qu'à ce moment-là, il a ressenti une forme d'illumination.*

Karl : *Pas vraiment. C'était juste une compréhension, ce n'était pas final.*

Yves (lisant le texte de Karl) : « C'était un moment d'acceptation absolue, le temps s'arrêta, Karl et le monde avaient disparu pour faire place à une sorte d'étreté dans une lumière éblouissante, un silence vibrant, complet en lui-même, et j'étais Cela. Une explosion de pure lumière envahit la perception par l'arrière de la tête. » *Karl dit que ses migraines ont disparu à ce moment-là.*

Karl : Ce fut la fin des migraines, effectivement. Cela a brisé la résistance, c'est un phénomène corporel.

Edmond : *C'est important ?*

Karl : C'était bon pour les migraines... Le contrôleur s'est brisé. Le troisième œil, celui qui voulait connaître ça, le souhait, a été consumé d'un seul coup.

Yves : *Karl dit que ce n'est pas cet épisode qui a provoqué l'éveil, que l'éveil est toujours là, mais que ça a simplement fait disparaître les obstacles ?*

Karl : On nommerait ça l'ouverture du troisième œil. La compréhension qui se produit consume le contrôleur, puis cela descend dans le Cœur. C'est plutôt un phénomène relatif au corps.

Yves : *Il y a quand même eu un évènement qui n'a pas été provoqué intentionnellement. Cela s'est-il passé automatiquement, naturellement, sans que Karl intervienne ?*

Karl : Le film a initié cette percée énergétique. L'énergie s'est réveillée, puis elle a consumé ce « moi », cette résistance, mais je ne peux pas dire que ça a été un éveil pour moi, parce que la perception ne s'y est pas éveillée. C'était encore une expérience dans le rêve. La résistance s'est brisée.

Yves : *La résistance à quoi ?*

Karl : La tentative de se connaître. Le désir de contrôler. Alors, le corps a connu une harmonie, mais ce n'était pas l'éveil à ce que je suis. Comme je l'ai dit, cela concernait plutôt le corps, comme une percée physiologique. Et il n'y a plus eu de migraines.

Nicole : *Jamais plus ?*

Karl : Jamais plus. Des maux de tête, sans doute, mais pas ces migraines quotidiennes perçantes comme un couteau. Si je pouvais parler de quelque chose de définitif, ce serait plutôt huit ou dix ans plus tard à Arunachala, avec la lumière de Shiva, parce que jusque-là j'étais encore dans la conscience pure, j'en avais fait ma demeure. Mais à Arunachala, c'était plus subtil : c'était voir la lumière comme étant déjà une sensation, et être antérieur à celle-ci dans la grotte du Cœur. Pas un éveil, mais juste : « Ahaa... ». Précédemment, c'était encore un feu d'artifice d'énergie très saisissant, mais ce « ahaa... », plus substantiel et irréversible, n'a provoqué aucune réaction dans le corps. Avant, ça pouvait encore être pris personnellement, alors que là, c'était impossible de le revendiquer pour soi-même. J'aurais pu rester coincé dans cette lumière, je serais alors devenu un enseignant de la lumière et, en fait, je l'ai été jusqu'à ce moment-là. Et j'aurais dit : « Tu dois t'éveiller pour être la lumière, si tu as cette percée tu sens l'harmonie, car il y a l'unité avec tout ». Mais pour moi, le « ahaa » est plus substantiel. Ahaa !

Nicole : *Ce que tu nous dis, c'est que la plupart de ceux qui se disent éveillés restent dans la conscience pure et croient que c'est la finalité. Ils ne bougent plus de là, ils n'ont aucune notion qu'il y a quelque chose d'antérieur.*

Karl : Oui, ils ont trouvé leur demeure.

Nicole : *Oui, mais ils ne le savent pas, alors ils enseignent comme s'ils connaissaient la vérité.*

Karl : Je ne fais de reproches à personne : pour eux, c'est la réalité.

Nicole : *Non, je ne dis pas ça, mais souvent, quand on entend des êtres témoigner d'une expérience d'unité, ils s'arrêtent là, ils pensent que c'est terminé.*

Karl : Oui, parce que c'est confortable.

Nicole : *Toi, tu as cru ça pendant dix ans. Il y avait encore un épisode.*

Karl : Oui, par accident, non par intention. C'était déjà tout à fait confortable. Ce n'est pas un besoin, c'est plutôt comme si on trébuchait dedans.

Nicole : *C'est pourquoi beaucoup s'arrêtent là. Sans le savoir, ils ont l'impression qu'ils ont atteint le sommet de ce qu'ils sont.*

Karl : Oui, j'en rencontre beaucoup comme ça, à Tiru ou ailleurs.

Nicole : *Le dernier tapis...*

Edmond : *Nisargadatta dit qu'il faut transcender la conscience pure.*

Karl : Oui, et dans le livre *Je Suis*, il fait référence à ce « je suis », à la conscience pure et, plus tard, il dit : « Oublie ça ». J'ai fait la même chose. Pendant ces huit années, j'ai dit : « Oh, oui, c'est ça ! », et après : « Oublie ! ». Mais tu es aveuglé par la lumière et tu ne le sais pas.

Nicole : *Mais toi, tu nous mets en garde.*

Karl : Une mise en garde ? Non. A partir de la lumière, il y a encore une possibilité de retour. Mais du quatrième état, de l'antériorité, c'est impossible : c'est irréversible. Dans la lumière, tu peux encore prendre ça personnellement, et dès la seconde où tu veux y rester, tu es en dehors. Mais l'antériorité est toujours antérieure. C'est la dernière forme relative où tu peux pénétrer.

Alain : *C'est à ce moment-là qu'on voit que ce qu'on aurait pu appeler « éveil » fait partie du rêve.*

Karl : Bien sûr. Cela doit faire partie du rêve.

Alain : *Oui, mais si on s'arrête avant, on ne le sait peut-être pas.*

Karl : Oui, alors tu ne le sais pas.

Alain : *Et on dit qu'on est éveillé.*

Karl : Oui, tu peux le dire. Si tu dis que tu es Alain, c'est la même chose. Tu dis beaucoup de choses et ça ne te diminue pas.

? : *Qu'en est-il des phénomènes curieux qu'on peut observer auprès de certains « éveillés » et qui impressionnent aussi fort le public ? Est-ce qu'on est encore dans le rêve ?*

Karl : Oui, c'est le rêve. Toute impression fait partie du rêve.

? : *Les miracles...*

Karl : Tout. La *shakti*, les *siddhi*, la présence de la paix, tout ce que tu peux expérimenter dans cette présence, tout ça c'est du rêve. Toutes ces *shakti* intenses, ces vibrations, tout est bien, mais...

? : *La lévitation ?*

Karl : Tout est rêve.

Yves : *Karl est-il dans cet état d'impuissance où il ne peut même pas faire de miracles ?*

Karl : Oui, je suis l'absence de pouvoir, l'absence de l'absence de pouvoir. L'énergie n'a pas d'énergie, donc je n'ai pas d'outils et pas d'intérêt, c'est là l'essentiel. Même s'il y avait un intérêt, je ne pourrais pas faire autrement. Cette impuissance...

Yves : *Il ne pourrait même pas faire un miracle pour prouver qu'il est impuissant ?*

Karl : Non, pas d'échappatoire.

Jacques : *C'est justement là que le miracle vient s'opérer.*

Karl : C'est vraiment une surprise absolue d'être l'origine et de ne pas pouvoir imaginer ce que tu imagines. L'instant suivant est l'instant suivant. Et le plus proche, c'est cette paix immense, ininterrompue et imperturbable, et l'absence totale de toute demande, de toute nécessité de changement. C'est tellement naturel.

Michel : *Vous ne ressentez plus la moindre émotion ?*

Karl : Je sens tout. Je sens le Tout et je ne pourrais pas prendre ça sur moi. Je sens toutes les agressions, toutes les choses que tu as dites, les gens qui m'attaquent, toute cette énergie qui se déploie, mais que faire ? Simplement ça vient et ça s'en va. Tu ne peux pas supporter cette compassion, la prendre personnellement, elle te consume. En fait, je la prends absolument personnellement, mais en la prenant ainsi, elle ne cause pas de problème. Autrement, si tu n'as pas d'armure, tu vas à l'asile des fous. Mais personne ne veut savoir ce que ça veut dire. Il y a donc davantage de sensations que je ne pourrais l'imaginer. Et en fait, pour ce corps, ce n'est pas tellement facile. Il se peut que, sans cette percée, sans cette préparation énergétique des cellules, il ne puisse pas le supporter. Ainsi, avec tout ce qui s'est passé dans les années soixante-dix, ces enseignements énergétiques, ces rêves nocturnes, ce chamanisme, ces décharges électriques, la conscience préparait l'outil. Alors, c'est OK...

Christian : *Ça correspond à ce que disait Emile : « Ce corps a été préparé à sa fonction ». C'est exactement ce que Karl vient de dire.*

Nicole : *Ramana disait bien que si ça venait d'un seul coup, comme un courant de 40.000 volts, tu brûlerais. Il y a quand même une préparation pour le corps.*

Karl : Pour le corps, il y a une préparation, c'est bien ce que je dis. Quand l'éveil se produit, c'est pour le corps, pour les cellules, mais pas pour ce que tu es. Le corps est préparé pour ce que tu es, mais toi, tu n'es pas préparé pour quoi que ce soit. Que faire ?

Jacques : *C'est ce qui faisait dire à Emile : « Entre Metanoïa et paranoïa, il y a l'épaisseur d'un cheveu ! »*

Karl : C'est très similaire ! Il n'y a qu'une frontière très mince entre les deux. Aucun ego n'est assez sain pour supporter ça, c'est pourquoi on appelle ça la sagesse folle : la sagesse est folie et la folie est sagesse et c'est l'absence de direction de la Vie. Pas de direction, pas d'ordre, c'est le chaos total. Être touché par ça, ne serait-ce qu'un peu, effraie les gens. Ils sentent ça comme un abîme absolu. Mais si ça doit se produire, ça se produira, et seule l'existence sait le mieux ce qui doit se produire. Ce que tu penses être ne peut pas se préparer, ni personne d'autre, mais ce qu'est le Soi sait le mieux ce qui doit se produire et, si c'est à tes trousses, c'est sans échappatoire. Il est donc dit que si tu cours après la grâce, tu ne peux pas la trouver, mais si la grâce te court après, elle est partout !

Yves : *Quoi qu'il en soit, on ne peut jamais échapper à ce que l'on est.*

Karl : Tu ne peux ni échapper ni ne pas échapper. Et ce n'est pas quelque chose de spécial, je dirais même le contraire. *(Long silence)*

?... : *Nous goûtons au silence.*

Karl : Tu ne peux qu'être le silence, le silence n'a pas de goût.

Michel : *Avez-vous senti venir cela par la façon dont les autres réagissaient à votre présence ?*

Karl : Jusqu'à ce plus subtil « ahaa », il y avait toujours les réactions des autres, car j'étais comme de la *shakti* en mouvement, et que j'ai même utilisée. C'est pourquoi je dis que le contrôleur était encore là, bien que plus subtil, peut-être. Il y avait toujours un avantage à être là, donc c'était tout à fait spécial.

Alain : *C'est l'impression que j'ai eue avec Poonja, de la shakti ambulante.*

Karl : C'est pourquoi de nombreux soi-disant disciples de Poonja m'ont traité d'imposteur, parce qu'ils ne sentaient pas ce qu'ils avaient senti avec lui. Oui, tu as raison, car ce que tu voudrais, je ne peux pas te le donner. Lui, il le pouvait, car c'était un maître avec des *siddhi*. Mais je n'ai aucun intérêt à ouvrir quoi que ce soit. C'était un transmetteur avec beaucoup de récepteurs qui ont eu cette expérience de non-mental en sa présence. Je n'ai aucun intérêt pour toutes ces expériences spéciales, surnaturelles, quoi qu'il se passe ou pas.

Christian : *Est-ce que transmettre, ou pas, était intentionnel pour Poonja ?*

Karl : Pour lui, c'était sa demeure, sa réalité et, ainsi que je l'ai dit, ce n'était pas intentionnel. Il était tout à fait honnête et il croyait à cette transmission : « Je t'ai donné la perle, et maintenant tu dois en prendre soin ». Donc, il croyait qu'il pouvait donner cette expérience et il le pouvait. C'était absolument honnête. Et comme je l'ai dit, le Soi ne fait pas d'erreur. Ainsi, si cette expérience doit être, elle sera. Et si transcender même ça doit se produire, cela se produira. Et j'ai senti que la dernière année, ou peut-être les deux dernières années de sa vie, c'est ce qui s'est passé pour Poonja : il y a eu une résignation totale. Alors tu sens la différence, parce que tu ne sens plus rien. Quand tu lis dans les livres comment c'était avant ou quand les gens parlent de cette époque, tu sentais la présence, cette transmission énergétique, mais pendant les deux dernières années de sa vie, c'était calme. Si l'existence veut qu'un enseignant soit comme ça, il est comme ça. Personne n'y peut rien. C'est comme un maître d'école qui croit que ses élèves doivent savoir calculer, que ça leur sera utile, et tout ça, ce sont de bonnes intentions. Le dernier gourou, celui qu'on nomme le *Satgourou*, est celui avec lequel tu disparais. Il t'emmène au-delà, là où ne peuvent être ni enseignant ni étudiant. Mais si cela survient, c'est que cela fait partie du plan, en dépit de ce que tu as déjà fait ou pas, car ce que tu fais ou ne fais pas en fait déjà partie. C'est inévitable. Donc, si c'est supposé se passer, ça se passera de toute façon, et dans le cas contraire, ce sera impossible, même si tu le veux de toutes tes forces. Tu dois donc être ce que tu es même sans cela. Alors mieux vaut ne pas attendre, car tout ça c'est du rêve, même ce que j'ai dit à propos du « ahaa » subtil.

Christian : *Pour l'auditeur...*

Karl : Non, même pour celui qui le dit. Tout ce que je dis est du rêve, même pour les 4^{ème}, 5^{ème}, 6^{ème} et 7^{ème} états. Rien de cela ne peut t'apporter ce que tu recherches. Cela semble prometteur, mais cela n'apporte rien. C'est étonnant, n'est-ce pas ? Je ne peux donc être fier de rien, peu importe dans quel état ou de quelle manière les expériences se produisent. Aucune d'elle ne peut te faire ou te défaire ni te rendre plus ou moins ce que tu es. Il n'y a donc de repos nulle part, pas même dans l'au-delà. Pas de repos, pas de paix, ni dans la présence, ni dans l'absence. La paix ne peut pas être trouvée ni possédée, cela est certain.

Michel : *Savoir qu'il n'y a rien à chercher, rien à faire, est quand même une forme de paix.*

Karl : C'est et ce sera toujours la paix, mais pas la paix que tu peux avoir ni celle dont tu peux faire l'expérience. Je parle de toutes ces différentes manières simplement pour te montrer que tu peux chercher ou non, tu ne trouveras jamais. Tu dois être ce que tu es sans l'expérience de paix et tu aboutiras toujours dans ceci ; et si ce n'est pas ton cas, regarde tous les autres, ces sept milliards d'expérimentateurs, tous sont ce que tu es. Il se peut qu'en tant que personnel, tu ailles dans le 4^{ème} état, ou dans n'importe quel autre état, mais qu'en est-il de toi dans tous les autres cas ? Il n'y aura donc jamais l'expérience de la paix finale comme : « Je me réalise et tout sera terminé ». Non, ça continue encore et encore ! Les sept états sont tous ignorance, car ils sont tous différents.

Nicole : *Mais en essence, il y a la base qui les sous-tend.*

Karl : Oui, cela sous-tend la séparation, l'unité, tous les sept états, mais dans aucun de ceux-ci, tu n'es plus proche. Il n'y a pas de manière de s'en approcher, tu n'en es pas plus éloigné ici ni plus proche dans un autre état, quel qu'il soit. Tu ne peux pas t'approcher de ce que tu es, même de la lumière à l'au-delà. En fait, je suis heureux que rien ne soit final, que tout soit faux, car j'aime ça ! Je suis parfaitement heureux que ce que je suis ne puisse être trouvé nulle part. Il y a une gratitude absolue de n'avoir à remercier aucun état pour être ce que je

suis. Je suis absolument en dépit de tout, je ne suis ni au-delà, ni antérieur, ni rien du tout. Je ne sais absolument pas ce que je suis ou ce que je ne suis pas. Et alors ?

Christian : *Celui qui parle, ai-je envie de dire, exprime le chemin du retour de la manifestation à la source. Celui qui parle, c'est la source et, avec ces sept états, il exprime le chemin du retour de ce qui est sorti à l'origine. Et forcément, tous les états qu'il décrit ne peuvent être satisfaisants pour la source elle-même ; c'est entièrement faux, de même que toute la manifestation.*

Karl : Il n'y a pas de retour. Que tu puisses retourner à quoi que soit est illusion. Pas de sortie, pas de retour.

Christian : *Jésus dit : « Le tout est sorti de moi et le tout est parvenu jusqu'à moi ». Donc j'essayais de trouver un parallèle entre ce que dit Karl et cette parole de Jésus que je cherche à interpréter correctement. C'est toujours le mental. Jésus dit aussi : « Comme vous êtes issu du royaume, vous y retournerez. »*

Karl : Je dirais : « Tu fais l'expérience de t'oublier et tu fais l'expérience de te souvenir. Mais par l'expérience d'oubli, tu n'as pas oublié, et par l'expérience du souvenir, tu ne te souviens pas ». Tu es toujours ce que tu es, mais il y a l'expérience de s'égarer et l'expérience de se souvenir, donc en t'égarant tu ne t'égares pas, par le départ tu ne pars pas, et en retournant, tu ne reviens pas. Donc oui et non. Il y a égarement en tant qu'expérience de même qu'il y a une expérience de retour.

Christian : *Mais c'est une expérience, ce n'est pas ce que je suis.*

Karl : Oui, ce n'est pas réel. Aucune expérience ne peut te défaire et aucune expérience ne peut te faire, mais dans ce rêve, tu rêves que tu sors et que tu reviens. Mais c'est un rêve de sortie et un rêve de retour. En réalité, tu n'as jamais quitté un seul instant ce que tu es.

Christian : *En fait, si je valide ce schéma, je me mets à chercher quelque chose que je crois avoir perdu.*

Karl : Oui, cherche... Si ça doit se passer... Je ne peux qu'indiquer cela. Je ne peux pas arrêter qui que ce soit de chercher. Si la recherche doit se produire, elle se produira. Tu ne peux pas arrêter de t'aimer et cet amour te fait prendre soin de ton bien-être. Alors, que faire ? Et quand il y a souffrance, tu essaies d'en sortir. Mais tu es quand même ce que tu es. Tu ne peux pas changer un rêve et ça, c'est la façon dont tu te rêves ou dont tu te réalises. Et c'est toujours différent. Une fois c'est relatif et tu fais l'expérience de toi-même en tant que relatif à autre chose, une autre fois tu fais l'expérience de toi-même en tant qu'un avec tout et tu es dans l'expérience de la lumière de la conscience pure, puis tu fais l'expérience de toi-même au-delà, puis tu reviens en tant que conscience pure sans personne, puis en tant qu'espace pur au-delà même de ces sept êtres indescriptibles que l'intellect ne peut pas saisir... Tout est du rêve !

Ça, c'est ce fameux « que faire ? » Où que tu ailles, tu dois en repartir. Où que tu arrives, tôt ou tard il y aura un départ, quel que soit l'état. Tu peux errer dans n'importe quel état, tu as déjà traversé tous les états possibles un nombre infini de fois. Je les nommerais les pièces de la maison absolue : ce sont différentes pièces, mais il n'y a jamais eu quelqu'un à la maison, c'est ça l'essentiel : tu es la maison, mais il n'y a personne à la maison, seulement l'expérience de quelqu'un qui erre à travers ces dimensions. Mais aucune de ces errances ne te fera trouver ta nature.

Christian : *Le fait de bien saisir que le temps est irréel ne suffit-il pas pour se libérer de tout état, parce que sans le temps, il ne peut pas y avoir d'état, il ne peut pas y avoir de changement ?*

Karl : Mais le non-temps est encore l'opposé d'autre chose, et qui comprend ça ? Qui en a besoin ?

Christian : *Pour parler de non-temps, il faut donner du sens au temps.*

Karl : Oui, il faut que tu fasses une différence entre l'horizontal et le vertical où il n'y pas de temps. C'est bien, c'est déjà le pouvoir du maintenant : pas de temps. Mais qui a besoin de cet avantage ? C'est toujours la question principale : qui en a besoin ?

Nicole : *Il me fait rire, parce qu'il vient de comprendre quelque chose qui le fait rire, alors je dois rire... Il dit qu'alors il n'y a rien, et c'est vrai...*

Karl : Oui, ça c'est la discrimination du Bouddha, la noble vérité de la discrimination : tout ce qui peut être discriminé n'est pas Cela.

Nicole : *Et d'un autre côté, on ne peut pas empêcher que ça se fasse. Comme tu dis, on retourne sans cesse, il y a toujours l'aller et le retour.*

Karl : Comme je l'ai dit, tu ne peux pas t'arrêter de chercher. L'investigation n'aura pas de fin.

Nicole : *Même au-delà de ce corps ci ?*

Karl : Cela a déjà eu lieu tant de fois avant ce corps. La conscience cherchera toujours la conscience, car elle est déjà le rêve et dans le rêve, la conscience essaiera toujours. Ce qu'est la conscience n'a jamais besoin de rien, mais la conscience étant consciente, ou quoi que ce soit, elle commence à rêver et se réalise toujours en tant qu'amoureux, amour et bien-aimée. C'est sans issue. L'existence qui se connaît en tant que conscience est déjà ignorante de sa nature.

Christian : *Nisargadatta appelle inconnnaissance ce qui précède la conscience.*

Karl : Malgré la conscience. Ce qui est toujours « malgré », jamais « à cause ».

Alain : *Et tu en viens à poser un « avant la conscience ».*

Karl : Mais alors on va même avant l'avant, car ce qui est avant ne sait pas qu'il est avant, et ce qui sait qu'il est avant fait encore partie du rêve. Désolé !

« ? » : *On est des émigrants de l'Origine.*

Karl : Des ovnis. Des objets volants non identifiés. Et l'existence n'en a cure.

(?) : *Origine de Vie Non Identifiée...*

Nicole : *On essaie de le définir.*

Karl : Bien sûr, c'est l'amour, tu veux connaître ton bien-aimé. Tu ne peux pas t'arrêter de t'aimer. C'est Dieu, dans son ignorance, qui essaie de se connaître et il ne peut pas s'arrêter, parce que ne pas se connaître, c'est la souffrance, donc il essaie toujours d'en sortir. Dès que Dieu se connaît, il est ignorant et il veut arrêter l'ignorance et cela, c'est l'histoire d'amour avec lui-même. Il ne peut pas arrêter. Dès qu'il sait la moindre chose, il commence une histoire d'amour avec lui-même, il crée son propre enfer et ne peut blâmer personne d'autre.

Nicole : *Et quand ce corps ne sert plus, il en prend un autre. L'illusion doit continuer...*

Karl : C'est simplement de l'insouciance, comme des mannequins tests qui essaieraient trouver l'amour absolu. Romeo et Juliette doivent mourir instantanément juste pour garder ce sentiment que Dieu meurt pour lui-même, car si Romeo devait vivre, disons un an de plus, il épouserait quelqu'un d'autre. Toutes ces histoires ne sont que des romances avec soi-même. Personne ne peut arrêter cette sentimentalité romantique envers soi-même, et il n'y a nul besoin que ça s'arrête. C'est simplement une façon pour la réalisation d'être là, et ce sera sans fin. Pas de « *happy end* » pour toi-même, car ça n'a jamais commencé et ne finira jamais. C'est ça le « *happy end* », la fin de l'idée de fin.

Claude : *Cela amène une question : que serait devenu Hamlet s'il avait pris des anxiolytiques ?*

Karl : Il n'aurait peut-être pas tué son père !... Que faire ? Le Soi en tant qu'Hamlet dans Shakespeare n'était pas mal du tout. La conscience obtient toujours l'Oscar du meilleur acteur, mais c'est très facile, car elle est la seule en compétition. Au festival de Cannes, il n'y a que la conscience qui marche sur le tapis rouge et c'est aussi elle qui applaudit.

Nicole : *Parce qu'elle sait qu'elle est éternelle dans le mouvement, donc elle ne mourra jamais, ainsi, quelque part, il y a une petite joie. La conscience est là pour l'expérience.*

Karl : C'est l'expérimentateur faisant l'expérience de ce qui est expérimenté : c'est la représentation complète.

Nicole : *Quand tu dis que c'est éternel, que ça ne pourra jamais s'éteindre, le petit personnage, l'ego se dit : « Chouette, je ne vais jamais mourir ».*

Karl : Non, non. Le petit moi a peur de ne pas mourir, car il vit de la certitude qu'il va mourir. Sans mort, il n'y aurait pas de « moi ». Quoi qu'il en soit, s'il n'y avait pas de fin, où serait la souffrance ? Elle n'est là que parce qu'il y a la certitude de mourir, laquelle est prise pour une fin heureuse. Dans une histoire sans fin, il n'y a pas de « moi ».

Claude : *Cela me rappelle la réflexion d'un professeur de français dont je ne me souviens plus du nom, qui disait à ses étudiants : « Heureusement qu'il y a la mort. Imaginez ce que vous deviendriez s'il n'y avait pas la mort ».*

Karl : Pas de peur ! Qu'est-ce que le « moi » sans peur ? Par exemple, la circulation automobile serait totalement chaotique. A 250 km/h, on tuerait tout le monde : « Oh, on m'a tué ! Après tout pourquoi pas ? » Tu tuerais ta femme instantanément. Et si, comme rien ne se passe, elle se réveillait, tu la tuerais à nouveau ! « Ferme-là ! » (*Rires*). Non... Tout est comme ça doit être. La peur doit être là, tout doit être.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Il y a toutes ces secondes qui nous sont données.

Nous sommes invités à la noce de l'Unicité, de la chambre nuptiale, chaque jour, chaque nuit, elle nous attend... là, je sens peser sur mes épaules, cette croix d'excuses.

Pouvoir se dérober ? mais il est toi, tu es lui, d'ailleurs, qu'est ce qui doit s'échapper ?

Alors et encore, les vingt-quatre prophètes d'Israël, des lois par centaines, cela ne suffit donc pas, en plus de la circoncision, mais qu'est ce qu'il faut faire ?

Jésus, en disant *Vivant* pour lui, et *mort* pour les vingt-quatre prophètes, est une opposition radicale pour abandonner ces vieux textes de la Bible, que Jésus considère comme totalement liés au mental, faisant référence à l'avenir de la domination d'Israël et des fins dernières, avec leurs cortèges de promesses de rêves.

Il n'y a que l'ici et maintenant dans la fraction de vérité qui soit le *Vivant* .

Jésus n'est pas, ne peut pas être la loi, ni les prophètes, étant autre; il est la pointe du pneuma, il n'a rien en commun avec toutes ces vieilles illusions des psychiques; et comment, ceux-ci, pourraient-ils comprendre, avec leurs raisonnements conceptuels?

Le psychique est toujours pour le plus de divisions, le pneuma vers le vide.

Redoutable confrontation tout au long de cet évangile, depuis deux mille ans.

La confusion fait partie du jeu de la mort.

Si au tréfonds de mon cœur d'enfance, j'ai travaillé mon champ intérieur, et qu'il germe une moisson de l'esprit, sans même le vouloir dans la lumière du Nous ; alors, sans regret, je peux partir tranquille, quand mon habit de chair tombera à mes pieds et que je le foulerai sans peur, comme je l'ai fait au début de mon existence d'éveil.

Jésus pardonne tout, avant que tu le veuilles, il te carbonise d'amour, il n'est que ça... qu'est ce qui peut être d'autre?

Etant le tout, le Soi qui t'habite depuis toujours et qui attend que tu te reconnaises, car c'est bien la reconnaissance dont on parle dans ce texte, se reconnaître désert, pour retourner d'où tu es issu.

Les disciples mettent les prophètes en première ligne; quelques mots pour effacer ce rêve des devenirs, des fantasmes du projet d'avenir.

Ce dont parle Jésus n'a pas de demain ; le ici et maintenant est abrupt et ne souffre d'aucune comparaison de dualité; c'est le Royaume immanent, transcendant l'histoire d'avant, d'après, qui n'a aucun avantage ; pour le voyant, tout est là.

Jésus nous a prévenu, c'est de la bouche que l'on se souille parfois (log 14 - 15).

Le sabre tranchant toute dualité qui apparaît, elle est sabrée d'un mot. Le Vivant crée du Vivant, a partir de là. Tout ce qui est en deçà est la vraie mort, et qu'il faut entendre les gnostiques, enfin !

Philippe

AU HASARD DE SHANGHAÏ

*Nuits de Chine, nuits câlines, nuits d'amour
Nuits d'ivresse, de tendresse
Où l'on croit rêver jusqu'au lever du jour !
Nuits de Chine, nuits câlines, nuits d'amour !*

Est-ce à cause de cette chanson qui a bercé mon enfance que la Chine m'a toujours fait rêver ? Composée par deux paroliers des années vingt surnommés ironiquement les Balzac de la chanson, F.-L. Benech et E. Dumont, on a pu dire qu'elle constitue un véritable carton-pâte mis en musique. Chine de pacotille certes, Chine imaginaire, mais aussi Chine de toujours. Derrière la légendaire muraille de Chine combien de siècles nous contemplent-ils, - nous les barbares. Le rêve de la Chine n'est pas aussi celui d'une civilisation dont le raffinement toujours nous intrigue et nous émerveille ?

L'un des plus beaux cadeaux que j'ai reçu un soir de Noël fut un exemplaire des voyages de Marco Polo. Merveilleuses aventures au pays de l'extrême. Est-ce toujours l'image fascinante d'une civilisation aussi ancienne qu'étrange qui toujours nous poursuit ? Et ces peintures chinoises, au-delà de l'exotisme, n'était-ce pas la vision d'un autre monde ou plutôt d'un autre regard sur le monde ? Quelques traits de pinceaux semblaient suffire à évoquer le processus même de la création issue du rien et son retour à ce même néant. Être et néant réconciliés, j'étais encore trop jeune pour maîtriser ces notions, mais c'est bien cela que ces tableaux évoquaient à l'enfant amoureux de cartes et d'estampes, ce grand voyage vers l'inconnu à la quête de soi-même.

Quant à la beauté tragique de la poésie chinoise, je crois l'avoir découverte incidemment par l'écoute de la musique de Gustav Malher. Si la mort a un sens, c'est la nature qui fait prendre conscience à l'homme de l'impermanence de toutes choses et de la brièveté de son existence à travers le « *Chant de la Terre* », cycle de poèmes chinois anciens, traduits en allemand sous le titre « *La flûte chinoise* ». Est-ce le dernier départ qu'évoque le finale du lied ultime : « *l'Adieu* » ? Certes mais cette fois-ci le sentiment d'angoisse qui habite le compositeur allemand et imprègne toute l'œuvre semble laisser place à un début de sérénité, voire de joie lorsque dans une percée décisive, la musique enfin s'ouvre sur l'éternité :

*« Je vais vers mon pays, mon refuge.
Pour moi, il n'est plus d'horizons lointains.
Mon cœur est calme et il attend son heure.*

*Partout la terre fleurit au printemps
De nouveau ! Partout, éternellement, l'horizon sera bleu !
Éternellement !... Éternellement !... »*

Bleu de Chine, calme de l'horizon. Est-ce par hasard que l'un des premiers livres qui soit tombé entre mes mains lorsque, en quête de la vérité, j'ai voulu

m'initier aux philosophies orientales fut précisément le Tao tō king ? Une première lecture me laissa sur ma faim. J'avais l'impression d'avoir vu défiler ou plutôt danser des mots sans en comprendre le sens, sans saisir leur contenu. Ces simples mots avaient déclenché quelque chose, une sorte d'affinité singulière, une résonance avec le plus profond de moi-même. Derrière ces mots, j'entendais comme un appel, un désir d'aller toujours plus loin. Je n'arrivais pas à m'expliquer précisément ce que je ressentais. Ma pensée se trouvait emportée par un courant où elle risquait de se perdre. Derrière les mots, il y avait la source de la pensée ou plutôt peut-être ce qui se trouve avant la pensée. Derrière le texte, il y avait comme une vision sans mots et sans texte. Comme un visage sans naissance...

Le monde est-il réel ou bien n'est-il qu'un rêve ? Mais dans ce cas, le rêve est-il réel ? « *Une nuit Tchouang Tseu rêva qu'il était un papillon, volant ça et là, satisfait de son sort, persuadé d'être un papillon. Lorsqu'il se réveilla, il réalisa qu'il n'était pas un papillon mais Tchouang Tseu. Il était dans l'incertitude de savoir s'il était Tchouang Tseu ayant rêvé qu'il était papillon ou s'il était un papillon rêvant qu'il était Tchouang Tseu.* » (XII) Le rêve de Tchouang-Tseu ne pose-t-il pas le plus beau des paradoxes ? « Suis-je un homme qui a rêvé qu'il était un papillon ou bien suis-je maintenant un papillon qui rêve qu'il est un homme ? » Je ne sais pas ce qu'il en est du rêve des papillons mais après tout lorsque je rêve je suis bien persuadé d'être un papillon. A mon réveil je suis tout autant persuadé que je suis un homme. Laquelle des deux certitudes est-elle vraie ? L'énigme de la vie est en fait insoluble. Une interrogation en appelle une autre et c'est à chaque fois une ouverture de plus en plus large vers une autre dimension tant les limites de l'esprit semblent devoir reculer au fil des interrogations du chercheur de vérité.

C'est donc tout naturellement que je me suis tourné vers le zen dont la pratique avec maître Deshimaru ne pouvait que confirmer mon attirance pour la vieille Chine et sa longue lignée de grands maîtres. En dehors de la simplicité de cette pratique, de ce dépouillement suprême tout me semblait réconcilié en une seule voie : la spiritualité, la poésie, la peinture, la pensée et la non pensée, le vide et le plein. En un mot tout un art de vivre sa vie mais aussi sa mort à chaque instant. Ne gâchez pas l'instant présent. N'est-il pas ce que nous avons de plus précieux ?

Que peut-on retrouver de tout cela dans la Chine de nos jours ? Reste-t-il quelques traces de la saveur du Tchan ou du Tao après les bouleversements de la Révolution culturelle ? Et peut-être plus encore après l'essor fulgurant d'une nouvelle classe de milieux d'affaires, pour ne pas dire d'affairistes sans scrupules, toute tournée vers l'économie de marché ?

LE 17 JUILLET 2012 ARRIVÉE À SHANGHAI

Arrivés à Shanghai, nous sommes accueillis par notre guide francophone. Celui-ci a une parfaite maîtrise de la langue de Molière. Il nous explique qu'il est en fait un chinois de la diaspora puisqu'il est né en Côte d'Ivoire où son père avait été appelé pour gérer une usine familiale. Il est bien rare de trouver en Chine des chinois parlant le français. Tout au plus peuvent-ils dire quelques mots en anglais pour faire plaisir au touriste. D'ailleurs combien de chinois parlent-ils vraiment le chinois ? Ce

que nous appelons la langue chinoise est en fait le mandarin, la langue officielle. Mais chaque région a sa propre langue, la plus répandue au sud de la Chine étant le cantonnais, voire son propre dialecte, comme celui de Shanghai qui n'est parlé que dans cette ville. Autant dire que les chinois ne se comprennent pas forcément entre eux. Heureusement Shanghai est une ville cosmopolite où nombreux sont les étrangers. Nous n'aurons aucun mal à nous repérer dans le métro ou en ville, où toutes les stations comme toutes les rues ou presque sont sous-titrées en anglais.

On présente trop souvent dans les guides touristiques Shanghai comme un petit village de pêcheurs brusquement projeté sous les feux de la modernité par les hasards de la colonisation étrangère. S'il est vrai que le nom de Shanghai apparaît assez tard, il ne faut pas oublier que la région a connu bien des changements de dénominations au fil du temps. La ville actuelle recoupe en fait nombre d'entités différentes qui ont vécu leur propre histoire indépendante jusqu'à être absorbées par l'immense mégapole du XXI^e siècle.

Le sol sur lequel repose aujourd'hui Shanghai s'est formé il y a mille ans environ sous l'effet des alluvions du Yangzi jiang qui ont lentement repoussé la mer. Ainsi au fil des siècles la ligne côtière n'a cessé de progresser vers l'est. Si le relief de Shanghai a pris la forme que nous lui connaissons depuis le XVII^e siècle, le peuplement de la région, notamment toute la partie ouest remonte à la préhistoire, environ cinq à six mille ans avant notre ère.

Vers 329, le dignitaire Yu Tan fit construire un fort militaire à l'embouchure du Wusong, près du port de Quinglong. Ce terme, qui signifie « dragon vert », tire son nom de la flotte des vaisseaux de guerre en forme de dragons peint en vert de l'empereur Sun Quan des Wu (182-252), initiateur des premières expéditions maritimes au III^e siècle de notre ère. Ce fort, qui fut baptisé « fort de Hudu », a donné le toponyme monosyllabique *hu* qui désigne toujours Shanghai. Renforcé à plusieurs reprises, il jouera un rôle stratégique déterminant à l'occasion des nombreuses guerres civiles qui agitèrent le royaume, notamment la révolte des adeptes de la Voie des Cinq Boisseaux en 399. Toutefois, la réputation du port suffit à garantir par la suite de longs siècles de paix.

Si la région a toujours été habitée, c'est à partir de l'an 746, cinquième année de l'ère Tianhao de la dynastie des Tang, que le port de Quinglong prit une certaine importance puisqu'il devint un bourg dont l'emplacement correspond aujourd'hui au quartier du vieux Qingpu. Centre d'une intense activité maritime, il sera sous les Tang l'un des principaux lieux de commerce maritime de la région avant de décliner progressivement sous les Song, suite au rétrécissement du fleuve. Un peu plus loin, c'est le port de Shanghai qui entreprit son ascension avant d'englober totalement Quinglong. Il est vrai que Shanghai signifierait littéralement : « *la ville qui remonte vers la mer* ».

« *Qui peut oublier la Terre de la Rivière du Sud ?* » dit Bai Juyi dans l'un de ses plus beaux poèmes. Les chroniques anciennes nous livrent l'histoire d'un monde de bourgs et de ports, de salines et de rizières, de chantiers navals et de bateaux, de

pagodes et de temples au sein d'une végétation encore sauvage, des oiseaux et des marécages, et d'un fleuve emblématique le Wusong jiang :

*« parmi l'azur et des nuages
craquètent mille grues
et sur les rives du fleuve
ondulent les branches des pruniers »*

(Mei Xun)

Shanghai relève de la culture traditionnelle dite des royaumes « Wu Yue » de la période des Printemps et automnes (770-476 avant notre ère). La région de Huating (aujourd'hui Songjiang, à l'ouest de Shanghai) s'enorgueillit d'avoir enfanté deux grands lettrés de l'antiquité, deux frères « *aux qualités du jade* » Lu Ji (261-303) et Lu Yun (262-303) connus sous le nom : « *Les deux Lu d'entre-les-Nuages* ». L'absence d'un relief imposant ou de montagnes n'a pas entravé la naissance de contes et de légendes. À Huating, au sommet de la colline de Henshan, se trouve la grotte du Dragon blanc, tapi dans les eaux souterraines qui communiquent avec le lac Dianshan. Ce dragon apparaît toujours la nuit grondant comme le tonnerre tandis que ses écailles fendent le ciel comme l'éclair. Un peu plus loin, entre la pagode de l'Ombre de la lune et le pont des Immortels, lorsque les derniers rayons du soleil éclairent les nénuphars, on voit parfois encore entre les nuages des immortels chevauchant des grues ou calligraphiant dans le ciel quelque talisman magique : « *Bien qu'une montagne soit peu élevée, un immortel suffit à faire sa renommée. Bien qu'un cours d'eau soit modeste, un dragon suffit à fonder sa légende* » (Liu Yuxi).

Shanghai est aujourd'hui la capitale économique de la Chine et la ville la plus peuplée de ce pays. Officiellement, cette mégalopole compterait, si l'on en croit le dernier recensement de 2010, vingt-trois millions d'habitants. En réalité, il y en aurait trente millions selon notre guide, beaucoup d'immigrants venus des autres provinces ne s'étant pas fait enregistrer pour diverses raisons administratives, liées à la lourdeur de la bureaucratie chinoise. Centre des affaires et de la finance, Shanghai est l'un des ports les plus actifs de Chine. Quinze ans après nous ne reconnaissons rien de Pudong. Là où nous avions souvenir d'un grand espace vide, se dresse une haie de gratte-ciels aux formes les plus extravagantes, du décapsuleur aux boules géantes. Les tours y ont poussé comme des champignons là où se trouvaient encore peu de temps auparavant de vieux quartiers d'habitation dont il ne subsiste plus rien, pas même le souvenir.

Nuit à l'hôtel NEW WEST LAKE à Shanghai.

Les circonstances font que nous sommes logés dans l'ancienne concession française à deux pas de la rue Joffre, rebaptisée Huai hai Lu, à l'intersection de la route du cardinal Mercier, aujourd'hui Maoming Lu. Les rues sont bordées de platanes de chaque côté et ne serait-ce les inscriptions en chinois on se croirait dans quelque petite ville de la douce France. Rue commerçante animée longue de 6 kilomètres, sorte de Champs-Élysées, la rue Huaihai est le symbole de la prospérité de la nouvelle Chine, une vitrine de la dernière mode. Des centaines de magasins font l'étalage des plus grandes marques occidentales et internationales. Mais à tort ou

à raison, le nom de cette rue commerçante évoque pour moi tout autre chose car Huai haï est aussi le nom de l'un des grands patriarches du Tchan. Au moins puis-je y croire, puisque Huai Hai est l'une de mes références privilégiées. Ordonné moine par son premier maître sous le nom d'Océan de sagesse (Huai-hai), il rendit visite à Mazu dans l'intention de chercher la doctrine du Bouddha. Mazu lui dit : « *Tu ne vois même pas le trésor caché dans ta propre demeure, à quoi bon errer çà et là loin de ta maison ? Ici je n'ai rien à te donner, quelle doctrine de Bouddha pourrais-tu y rechercher ?* » Huai-hai lui demanda en quoi consistait le trésor de sa propre demeure. Mazu répondit : « *Ce qui m'interroge à l'instant présent constitue ton trésor. Toutes choses sont parfaites en soi, rien ne manque. Utilise-les spontanément, à quoi bon rechercher vers l'extérieur ?* » A une autre occasion, alors qu'il se promenait à la campagne avec son maître, ils entendirent dans le ciel le caquètement des oies en migration. Mazu demanda : « *Quel est ce bruit ?* » Huai-hai répondit : « *C'est le cri des oies sauvages. Où sont-elles ?* » dit Mazu. « *Elles se sont envolées au loin* ». A ce moment, Mazu saisit le nez de Huai-hai et le tordit en lui disant : « *Imbécile, elles sont là ! Elles n'ont jamais cessé d'être ici* ».

JAZZ à SHANGHAI

Parfois au hasard de nos promenades, nous nous arrêtons aux abords de l'un de ces multiples parcs qui pullulent à Shanghai et qui sont très appréciés par les chinois. Ecrin de verdure au milieu de la luxuriance des immeubles et du béton, océan de calme au milieu de l'agitation urbaine. On y voit des retraités s'adonner à la pratique du taïchi, surtout le matin. On y voit nombre d'orchestres de musique traditionnelle à quelques mètres d'orchestres de jazz. Comme pour rajouter à la cacophonie ambiante des bruits de la ville. Mais cela n'empêche pas les couples de valser allègrement, et cette image joyeuse semble donner raison aux chansonniers parisiens du siècle dernier, qui pourtant n'avaient jamais mis les pieds en Chine :

*« Sur la rivière entendez-vous ces chants
Doux et charmants?
Bateaux de fleurs, où les couples en dansant
Font des serments!
Pays de rêve, où l'étranger
Cherchant l'oubli de son passé
Dans un sourire a retrouvé
La joie d'aimer
Eperdu, le danseur
Croit au songe menteur
Pour un soir de bonheur
On y laisse son cœur »*

Parfois même sortant de quelques hauts parleurs on croit distinguer des sons plus familiers et ce sont les paroles de quelque chanson romantique française que l'on parvient à reconnaître sans pouvoir l'identifier. Quoi qu'il en soit, on peut-même entendre « *Je t'aime* » chanté en français en plein Shanghai !

Yves

LES MILLE ET UNE NUITS

ET

LA PEINTURE

Les Mille et Une Nuits et la peinture, quel est le trait d'union ? A peine la question esquissée la réponse jaillit : la lumière ; non, ce n'est pas paradoxal, avec le poète René Char, je confirme « *la finitude du poème est la lumière* » et les Mille et Une Nuits sont un merveilleux poème ; celui de la lumière noire des nuits sans fin, la véritable lumière qui ne peut être perçue parce qu'elle fait voir. C'est la clarté diffuse qui trace les univers, le trou noir dont la science se rapproche aujourd'hui mais qui accueille le poète depuis toujours.

Le peintre comme le poète, au gré de son inspiration créatrice, est au contact de cette source intarissable ; pas une goutte ne se perd car elle se renouvelle constamment, d'elle-même ; c'est l'origine de l'unique Beauté et les Mille et Une Nuits sont une apologie, un hymne à la Beauté.

La beauté m'est accessible par la vue et je peins, par l'ouïe et je suis poète ou musicien, par l'odorat et je respire les parfums subtils des jardins de Bagdad, par le goût et les recettes de Shahrâzâd enchantent mon palais, par le toucher et le velours de la pêche m'est donné, par la fusion des sens et c'est le frisson fulgurant des amants des Nuits qui enfin unis se découvrent lumière.

Je me suis baigné avec délice dans cette rivière brillant sous le Soleil Noir, et les couleurs ont ruisselé sur la toile vierge.

Edmond

*

CONTE

MA'RUF LE SAVETIER

Les Mille et Une Nuits

D'après Charles Mardrus, Collection Bouquins

*Le royaume est comparable à un homme
qui avait dans son champ un trésor caché
qu'il ne connaissait pas.
Et à sa mort il le laissa à son fils.
Le fils ne savait pas ;
il prit ce champ
et le vendit.
Et celui qui l'avait acheté vint.
En labourant, il trouva le trésor
et commença à prêter de l'argent à usure
à qui il voulut.*

(log. 109)

Un roi blessé dans son honneur est un roi blessé dans son orgueil
Un roi blessé dans son orgueil est un roi en colère
Un roi en colère cherche vengeance
Est-ce dans cet état qu'un roi peut conduire son état ?

Le roi Schahriar avait été déshonoré par sa femme.
Il avait tué la reine et l'amant.
Puis il avait annoncé :
« *Chaque nuit, je prendrai la virginité d'une jeune fille et chaque jour, aux premières lueurs de l'aube, je la tuerai !* »

Mais Schaharazad est arrivée.
Elle a donné sa virginité au roi Schahriar
Et pour sauver sa tête, elle a ouvert le cycle des Mille et Une Nuits.
Et un soir, elle a raconté cette histoire...

On raconte, Ô roi du temps, qu'autrefois, dans la grande ville du Caire, vivaient Ma'Ruf et Fattoumah.
Ma'Ruf était savetier. Il avait sa boutique dans le souk.
Fattoumah régnait sur la maison et gérait l'intendance.
Tous les jours, Ma'Ruf allait à sa boutique, il déplaçait le cuir, il taillait, découpait, assemblait, tout en sifflotant, il cousait et brodait ses babouches.
Les commerçants, ses voisins, venaient discuter avec lui, partageaient le thé. Les badauds passaient, regardaient, sentaient les belles babouches toutes neuves, les touchaient. Certains achetaient, d'autres pas. C'est ainsi qu'il y avait les jours fastes et les jours pauvres.

Les jours fastes, Ma'Ruf, à la fin de la journée fermait sa boutique, s'en allait dans le souk et rapportait à Fattoumah ce qu'elle lui avait commandé, il ne manquait jamais de choisir un petit foulard ou un bijou ou une friandise rien que pour Fattoumah. Ces jours-là, Fattoumah le voyait revenir avec des paquets plein les bras, elle lui ouvrait grand la porte de la maison. Les jours pauvres, il revenait avec de moins en moins de paquets dans les bras, voire plus rien du tout. Elle le voyait arriver et déjà l'injurait, le regard noir, la bouche amère, les bras croisés sur la poitrine : tu n'es qu'un bon à rien, un misérable, un incapable. Tu ne sais même pas gagner l'argent du ménage. Et elle le frappait, à coups de poings, à coups de pieds, toute la soirée, toute la nuit et au petit jour, elle le flanquait à la porte. C'est comme ça qu'un matin, après une nuit sans sommeil, elle s'est plantée devant la porte. Elle lui a dit : « *Ma'Ruf, si ce soir, tu ne reviens pas avec une belle part de kénafa, de ce délicieux gâteau échevelé au miel d'abeilles, ce n'est pas la peine de remettre les pieds ici !* » Elle l'a poussé dehors et a claqué la porte derrière lui.

Le soleil commençait sa course, Ma'Ruf est allé au souk, les mains dans les poches, vides. Il a ouvert sa boutique, a déplié le cuir, il s'est mis à siffloter, à tailler... les marchands ont partagé le thé, les badauds sont passés, aucun n'a acheté. Le soir est arrivé, les marchands commençaient à ranger leur boutique, Ma'Ruf a fermé la sienne, il a marché entre les étals, en soupirant devant les marchandises. Il s'est arrêté devant la boutique du pâtissier, il est resté planté devant l'étalage. Ses yeux regardaient une belle kénafa toute ruisselante de miel : « *Elle est belle ma kénafa, n'est-ce pas Ma'Ruf ! C'est la dernière part, je te la vends !* »

« *Ah, je voudrais bien, c'est Fattoumah qui serait heureuse, mais je n'ai pas un dinar en poche. Allah, le grand Rétributeur n'a pas été généreux avec moi, aujourd'hui, je ne peux pas te la payer.* »

« *Ma'Ruf, si Fattoumah veut une part de kénafa, je vais te la donner. Cette kénafa n'est pas échevelée au miel d'abeilles mais au miel de canne à sucre, elle est bien plus savoureuse, tu verras, Fattoumah t'en dira des nouvelles ! Et pour toi, je te mets aussi ces galettes de pain et ces morceaux de fromages. Quand Allah le Miséricordieux sera plus généreux avec toi, tu me paieras ce que tu me dois.* »

Ma'Ruf a pris les paquets, il a remercié son ami et il est parti vers la maison. Fattoumah l'a vu arriver les bras chargés, elle lui a ouvert grand la porte. Il a déposé les paquets sur la natte. À genoux, au pied de Fattoumah il a ouvert le paquet qui contenait la kénafa, il a levé les yeux sur elle, lui a offert le gâteau. Il a rencontré le regard noir, la bouche amère. Fattoumah a pris la kénafa, l'a lancée à la figure de Ma'Ruf. « *Parce que tu croyais que je ne verrais pas que cette kénafa est échevelée au miel de canne à sucre ! Tu croyais pouvoir me tromper !* » Elle s'est levée, elle a pris Ma'Ruf par le col elle l'a jeté dehors et a claqué la porte derrière lui.

Le soleil avait fini sa course, la nuit était tombée. Ma'Ruf a marché avec la kénafa dans les bras. Il a marché tout en mangeant la kénafa, il a marché dans les rues. De venelles en ruelles, il est arrivé au bord du Nil. Il a longé le Nil, il est arrivé au port. Des felouques rentraient, des felouques sortaient, toutes voiles dehors. Un marin criait : « *J'ai besoin d'un marinier pour faire la traversée. Qui est intéressé ?* »

Ma'Ruf s'est précipité, il est monté dans la felouque, il a regardé la mer. Il tournait le dos au Caire, à la mégère, à la misère.

Ma'Ruf a mis les voiles

Une nuit, en pleine mer, un vent violent a fouetté la felouque. Les vagues cognaient contre la coque. Le bateau était ballotté de vague en vague. De creux en crêtes, de crêtes en creux, la felouque s'est retournée et l'équipage s'est noyé.

Puis le vent s'est apaisé, de flux en reflux, de vagues en vagues, les débris de la felouque ont resurgi, Ma' Ruf a réapparu, agrippé à un morceau du grand mât. Il s'est accroché, il s'est laissé porter. Au petit jour, il a aperçu une plage, il a nagé jusqu'au rivage. Il a fait quelques pas sur la grève, il était presque nu, habillé d'algues et d'écume de mer. Il s'est effondré sur le sable et il s'est endormi.

Le soleil montait dans le ciel, des jeunes filles sont arrivées avec du linge à laver. Elles ont vu Ma'Ruf, ils se sont mis à rire, à se moquer. Ma'Ruf s'est réveillé, il s'est protégé comme il pouvait. Un homme est arrivé, richement habillé, monté sur un âne, il était accompagné de deux mamelouks. Il s'est approché des jeunes filles : « *C'est ainsi qu'on vous a appris à accueillir les étrangers ? Rentrez chez vous !* » L'homme s'est dirigé vers Ma'Ruf. Il est descendu de son âne, il a posé sa cape sur ses épaules, il l'a invité à monter sur son âne : « *Étranger ! Accepte mon hospitalité !* » Ils se sont mis en route. « *Dis-moi, étranger, quel est ton nom ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce qui t'amène ici ?* »

Et Ma'Ruf a raconté, Le Caire, le souk, la misère, sa mégère de femme, Fattoumah la calamiteuse, la felouque et la tempête, cette terre qu'il ne connaît pas.

« Ma'Ruf, je suis heureux d'être le premier à t'avoir rencontré. Figure-toi que moi aussi je suis arrivé un jour sur cette terre, nu comme un ver et sans un sou en poche. Un homme alors m'a aidé et grâce à lui, je suis devenu Ali, ce riche marchand que tu vois et qui te parle. Eh bien Ma'Ruf, je vais pouvoir faire aujourd'hui pour toi, ce qu'il y a longtemps déjà, un autre a fait pour moi.

Écoute-moi bien, voilà comment on va faire. Je vais te donner de beaux habits, de l'argent, un âne. Demain, accompagné de mes deux mamelouks, tu viendras dans ma boutique au souk. J'inviterai les plus riches marchands de la ville. Il faudra que tu leur fasses croire que tu es très riche, invente-toi des richesses. Ils te prêteront de l'argent, avec cet argent tu feras des affaires, tu les rembourseras et tu auras ta place parmi nous : n'est-ce pas un bon plan ? »

Le lendemain, Ma'Ruf s'en va au souk. Mais l'âne n'a pas fait deux pas dans la rue que les mendiants se précipitent sur lui, tendent la main, implorent l'aumône. Ma'Ruf prend des pièces dans ses poches et donne aux pauvres. Il donne sans même regarder ce qu'il donne. Les mendiants quand ils regardent les pièces dans leur main sont surpris de tant recevoir. Ils continuent de marcher derrière Ma'Ruf en le remerciant. Quand Ma'Ruf arrive au souk, il a une armée de mendiants derrière lui. Les marchands le regardent, arrêtent de parler et dans son dos, ils murmurent : « *Mais qui est cet étranger ? Un prince, assurément!* »

Les mamelouks se sont arrêtés devant une boutique. Ali est sorti, il a accueilli Ma'Ruf, l'a présenté à ses amis. Voici Ma'Ruf, c'est le meilleur commerçant que j'ai jamais vu. Quelle joie de te revoir ! D'où est-ce que tu viens Ma'Ruf ? Qu'est-ce que tu as de beau à nous faire découvrir ? Avec toi, il y a toujours de bonnes surprises ! Je devance ma caravane dans votre belle ville et j'en profite pour me rendre compte de ce que vous vendez par ici. J'ai parcouru l'Inde et la Chine et je rapporte une grande variété de marchandises. J'ai quelques centaines de chameaux et de mulets chargés de tissus, de pièces d'orfèvrerie, de joaillerie, des bijoux, des pierres précieuses, des épices rares.

Les marchands avaient les yeux écarquillés, ils l'écoutaient parler.

« Regarde ces draps, Ma'Ruf, vois ce tissage, cette finesse de travail ! Qu'est-ce que tu en penses ? »

Ma'Ruf tâte le tissu. *« Ma caravane transporte des soieries aux couleurs chatoyantes d'une douceur et d'une finesse incomparable. Tes tissus sont grossiers comparés aux miens. »*

« Que penses-tu de ces pièces d'orfèvrerie Ma'Ruf, ne sont-elles pas finement ciselées ? On se les dispute sur la place ! »

Ma'Ruf prend, tourne et retourne la pièce dans ses mains, sous ses yeux. *« Ces pièces sont vulgaires bimboloteries, objets de pacotille. Les miennes sont bien plus élégantes, bien plus finement travaillées, ciselées et les matériaux de bien meilleure qualité. »*

« Et ces pierres Ma'Ruf, je les choisis avec le plus grand soin, ce sont les plus pures qu'on puisse trouver ici ? »

« Ces pierres ne sont rien à côté de ce que je transporte. Quand tu verras, mes diamants, mes émeraudes, mes saphirs, mes rubis, tu comprendras. »

« Ma'Ruf, ce que tu dis est à peine croyable ! Nous avons hâte de voir tes trésors et de faire affaire avec toi ! » En attendant... et chacun a proposé une avance généreuse à Ma'Ruf. Ma'Ruf a pris.

Un homme, caché sous une grande pèlerine avait repéré l'étranger, il le suivait, observait, écoutait. C'était les yeux et les oreilles du roi, le vizir. Il a suivi Ma'Ruf tous les jours. Au souk, à travers la ville, il le voyait donner aux pauvres, aux mendiants, aux indigents, ce que les autres lui avaient donné.

Et les jours passaient, Ma'Ruf ne cherchait pas à faire des affaires... et la caravane plus personne n'en parlait ! *« Cet homme est un menteur, un imposteur. Je suis sûr que cette caravane n'existe pas. Tout cela n'est que chimères, mensonges... »*

MA'RUF, UNE LECTURE POSSIBLE

Ma'Ruf vit dans le monde, Fattoumah, le souk, la pitance à gagner... Mais il recherche autre chose, une autre vie, un autre monde. Il quitte le grand théâtre où la vie humaine mène son jeu.

Fattoumah est l'agent qui va permettre à Ma'Ruf de réaliser l'Homme en lui. Elle le met dehors, à la porte, deux fois. La troisième, il ne revient pas. Il met les voiles... Il part pour un autre monde. Il se tourne vers lui-même.

Il prend la mer. Ce faisant, il retourne dans le sein maternel, le giron géniteur. Il s'y noie. Il fait une plongée au plus profond de lui-même. Il y retrouve l'état d'avant la naissance. Il opère un retour vers l'origine. Cette traversée correspond à un changement d'état d'être.

Il subit la tempête ! Un retournement ne peut se faire sans remous. Mais la tempête s'apaise, Ma'Ruf ressurgit, il renaît à la vie. Un nouvel état de conscience est réalisé.

*« ...Heureux celui qui était déjà
avant d'exister... » logion 19*

Sur ce nouveau chemin intérieur, il va peu à peu accéder au trésor.

*« Que celui qui cherche ne cesse de chercher
jusqu'à ce qu'il trouve ... » logion 2*

Les marchands et le roi sont avides de gains. Ils s'intéressent aux biens que Ma'Ruf évoque devant eux, en espérant récupérer l'argent prêté. Et le roi va jusqu'à lui donner sa fille et son État. Mais Ma'Ruf évoque un trésor inestimable qui est d'une autre nature.

Le vizir n'a rien à prêter mais convoite la princesse. Il ne peut qu'alerter le roi de l'imposture qu'il soupçonne. Et quand il voudra séduire la princesse, il n'y parviendra pas. Il n'a pas les qualités pour accéder à cet amour là.

Le roi élève Ma'Ruf à son rang. Celui-ci laisse aller sa générosité, prend aux riches et donne aux pauvres. Ces biens là ne l'intéressent pas. Il reste le pauvre lui aussi mais riche d'une quête qu'il conduit.

La princesse est l'image de l'âme. Elle accueille Ma'Ruf sans se poser de question. Elle représente l'Amour dont Ma'Ruf fait l'expérience.

*« Quand vous verrez
celui qui n'a pas été engendré de la femme,
prosternez-vous sur votre visage,
et adorez-le :
C'est celui-là votre père » logion 15*

Encore une fois Ma'Ruf va partir. Il est renvoyé plus loin en lui-même, au plus profond de son cœur.

*« Connais celui qui est devant ton visage,
et ce qui t'est caché te sera dévoilé :
car il n'y a rien de caché qui ne se manifestera. » logion 5*

Il va retourner la terre-mère, creuser les sillons. Le soc de la charrue pénètre dans la terre. Il réalise le mariage du masculin et du féminin et cette union va pouvoir enfanter le trésor.

*« ... Quand vous ferez le deux Un,
et le dedans comme le dehors
et le dehors comme le dedans
et le haut comme le bas,
afin de faire le mâle et la femelle
en un seul... » logion 22*

Ayant accompli cette étape, il accède à la pierre carrée, elle-même porteuse de l'anneau. La pierre carrée symbolise la terre, l'anneau symbolise le ciel. Trouver la pierre serait le signe d'un accomplissement à venir. L'anneau ouvrant le chemin vers le cosmos, indiquant la Voie. Il y a passage de la manifestation à l'Unité.

Par l'anneau, il va faire passer le pieu. Ce pieu, en redressant la pierre, symbolise l'axe de l'Univers, le Souffle total, qui relie le ciel et la terre. Ma'Ruf est qualifié pour accéder à l'initiation. Il va pouvoir descendre dans la caverne, qui est le lieu d'une nouvelle naissance. Ma'Ruf dans sa terre, son cœur, son Soi, trouve la lumière. La caverne est le lieu de la manifestation d'Agni. C'est là que se réalise l'accomplissement. Le trésor est révélé à Ma'Ruf.

Ma'Ruf en ressort avec le pouvoir de l'anneau, symbole de cette réalisation.

Le cercle est fermé. La ruse du Vizir fonctionne. Fattoumah revient. Ma'Ruf a manqué de vigilance. Pour conserver le trésor, il faut rester éveillé.

*« ... Quant à vous, veillez en face du monde,
prenez appui sur vos reins de toutes vos forces
de peur que les pillards ne trouvent un chemin
pour venir vers vous. ... » logion 21*

APHORISMES

Paroles de l'instant

L'éternité fait naître l'instant

.....

Dès l'instant que l'illusion est acceptée en tant que telle, il ne reste plus qu'à vivre sereinement.

.....

Ecrire un poème est inutile ; c'est donc indispensable.

.....

Aime en toi ce qui aime l'autre.

.....

L'animal vit sa vie quand, toi, tu ne fais que la penser.

.....

Tous ces mots vains autour de l'ego !

.....

L'Histoire est-elle inéluctable ?

.....

La nature se pose-t-elle des questions ?

.....

Dans la disparité, nulle comparaison possible et, pourtant, un dénominateur commun : le tout.

.....

Le mental s'approprie l'objectivité du monde pour la convertir en ego.

.....

L'ego n'est rien et il se croit capable de tout !

Jacques

POÉSIES

JEUX DE MONTAGNE ET D'EAU

quatrains et huitains de Chine
traduits par Jean-Pierre Diény
Encre Marine

De la poésie paysagiste, créée par la Chine une bonne quinzaine de siècles avant la nôtre et qui déploya jusqu'à aujourd'hui ses merveilleuses frondaisons sur un unique tronc nourricier, n'ont été retenues ici que ses formes les plus denses, le quatrain et le huitain. Pour tourner autant que faire se peut les obstacles qui s'opposent à leur difficile transposition, le traducteur a choisi de " voler " des poèmes, comme disait Claude Roy, auxquels leur simplicité, leur dépouillement et leur transparence ouvrent un accès immédiat. Ces courtes pièces célèbrent dans leur infinie variété " la montagne et l'eau " du marcheur et du voyageur, du rêveur et du peintre, de l'ermite et du moine.

*

Vue de profil c'est une chaîne
et de face une cime,
Entre le proche et le lointain
le haut, le bas, tout change.
Si l'on ignore du Lushan
quel est le vrai visage,
C'est simplement qu'on est soi-même
au cœur de la montagne.

Su Shi (p. 41)

Du ciel bleu sombre j'approche
du vide où les troncs se tordent.
La voix des monts m'étourdit,
mais le vent reste invisible.

Mille cimes me fascinent,
est-ce donc une peinture ?
Mais au milieu du tableau
je me suis perdu moi-même.

Ren Yuchen (p. 97)

*Clarté des monts où s'égaient les oiseaux,
Reflets des eaux où s'épurent les cœurs.
Toute rumeur du monde ici s'est tue,
Rien que le son de la cloche et du gong.*

Chang Jian (p. 149)

*On a creusé
le sol moussu
Et dérobé
un bout de ciel
Dans ce miroir
naît un nuage
Au pied des marches
glisse la lune.*

Du Mu (p. 163)

*Dans le vide une chute
mille toises à pic
Se jette au fleuve et tonne
sans trêve ni repos
Aujourd'hui comme hier
long envol de soie blanche
Qui traverse d'un trait
le bleu de la montagne.*

Xu Ning (p. 179)

*Le long du fleuve
au loin les arbres dansent
Au bout du ciel
un flot de fumée monte
Le ciel le fleuve
paraissent se confondre
Arbre et fumée
se ressemblent aussi
Du courant glauque
la source est hors d'atteinte
Du vent là-haut
le voyage est sans fin.*

Fan Yun (p. 205)

*

TRÈS HAUT AMOUR

Catherine POZZI

Poèmes et autres textes

Édition de Claire Paulhan et Lawrence Joseph

NRF Poésie/Gallimard 2002

Issue d'une famille de la grande bourgeoisie parisienne, Catherine Pozzi eut l'occasion au cours de sa brève existence (1882-1934) de connaître et de fréquenter de nombreuses célébrités des arts et des lettres : Sarah Bernhardt, Leconte de Lisle, Marcel Proust, José-Maria de Heredia, Colette. En 1920, elle rencontre Paul Valéry qui deviendra à la fois son « *très haut amour* » et son « *enfer* ». En quête de ce « *moi que je n'atteins pas* », elle nous a laissé quelques poèmes qui nous donnent à penser qu'elle a finalement rejoint cette « *Vive unité sans nom et sans visage* », à laquelle elle n'a cessé d'aspirer.

*

MAYA

Je descends les degrés de siècles et de sable
Qui retournent à vous l'instant désespéré
Terre des temples d'or, j'entre dans votre fable
Atlantique adoré.

D'un corps qui ne m'est plus que fuie enfin la flamme
L'Âme est un nom chéri détesté du destin –
Que s'arrête le temps, que s'affaisse la trame,
Je reviens sur mes pas vers l'abîme enfantin.

Les oiseaux sur le vent dans l'ouest marin s'engagent,
Il faut voler, bonheur, à l'ancien été
Tout endormi profond où cesse le rivage
Rochers, le chant, le roi, l'arbre longtemps bercé,
Astres longtemps liés à mon premier visage,

Singulier soleil de calme couronné.

*

TRADUCTION DE POÈMES ORPHIQUES

I

Je viens, pure d'entre les purs, reine des Profondeurs,
Ô Hadès, Eubouleus, ô tous les dieux !
J'affirme que je suis, comme vous, de la race sacrée :
Mais la Moire m'a terrassée, et la foudre lancée du ciel.

Je m'envole du cycle pesant et terrible,
J'arrive de mes pieds légers à la couronne d'étoiles désirée,
Je me plonge dans ton sein, Notre Dame,
Reine des Profondeurs !
Fortunée, ô Heureuse ! Ici, qui fut homme, est dieu.

II

A gauche des palais d'Hadès, tu trouveras la Source,
Près d'elle, droit debout, un blanc cyprès.
N'en approche pas !
Près du lac de Mémoire, une autre source verse de l'eau froide.
Des gardiens l'entourent. Dis-leur :
« Je suis l'enfant de la terre et du ciel étoilé,
Je suis d'une race céleste aussi. Je suis comme vous aussi.
Je meurs de soif. Donnez-moi, que je boive vite
De l'eau froide jaillissant près du lac de Mémoire. »

Ils te donneront alors à boire l'eau de la Source divine
Et tu iras régner au milieu des autres héros.

*

AVE

Très haut amour, s'il se peut que je meure
Sans avoir su d'où je vous possédais
En quel soleil était votre demeure
En quel passé votre temps, en quelle heure
Je vous aimais,...

Vous referez mon nom et mon image
De mille corps emportés par le jour,
Vive unité sans nom et sans visage,
Cœur de l'esprit, ô centre du mirage
Très haut amour.

*

PROMESSE DE L'AUBE

*et je m'éloigne de tout parce que tout
reste là pour feindre ma présence*

Cesar Vallejo

promesse de l'aube
et du vent qui se lève
et crisper entre mes doigts
les prémices de l'or

oiseau de paradis
au gré de ton envol
tu dévides le fil
d'un monde sans destin

au lilas trouble de l'instant
qui danse au firmament
tu promeus à chaque aube
la longue errance des humains

au gré de ton envol
goûter sans un regret
l'étrange absence de l'instant
qu'esquisse ton regard

pour feindre ma présence

Yves

*

PARTAGES

L'horizon se dessine

joue derrière la vitre
quelques branches légères
balaient l'*Immensité*

chacun est là bien là
— avec *Soi* — — avec *l'Autre* —
quelque part en chacun
la *Vie* reste entière

l'*Inconnu* est accueilli

au cœur de l'instant, là
Tu n'attends rien
Mais Tu es présent

accroché à l'aile

d'une hirondelle
ton regard va d'ici
à l'horizon où est *Tout*

ici — maintenant —

JeanPaul Colomb

À Marsanne le 12 mai 2013

À table, matin, midi et soir
les fumets des mets
préparés avec amour par Éric et Monique

nous ressemblent...

La fatigue est là
désarmante
comme la vague
au bout de sa course
je me sens glisser doucement
inéluclablement
dans la vacance de tout

Hier s'est endormi
demain n'est plus un jour
la paix est chez elle
je ne connais plus qu'elle

Qu'il est doux
de voir les formes s'évanouir
et les couleurs s'effacer dans la lumière

Émile Gillibert

Juin 1994